

## L'INTUITION DE L'HISTORIEN ET LE RAPPORT PASSÉ/PRÉSENT DU DISCOURS HISTORIQUE

*Sophie Wahnich*  
(Paris)

### Introduction

L'histoire persiste à jouer de l'ambivalence de son nom: l'expérience vécue des hommes, son récit fidèle, sa fiction menteuse et son explication savante. Michel de Certeau parlait d'une "science-fiction" pour désigner le discours historique, entièrement déterminé par une tension nécessaire entre la matérialité du langage des sources, seul butoir du travail avec le réel, et le caractère littéraire de la production. Une tension donc entre les rigueurs de l'archive, de la méthode, de l'érudition, et celles de la narration, de l'écriture. Or c'est à la jointure du sujet historien et du texte, celui de l'archive comme celui du discours historique, qu'il est possible de se saisir de la question de l'intuition pour les historiens.

Il conviendrait sans doute de définir la notion ou du moins de l'approcher. Notre objectif n'est pas de reprendre ici le débat tel que les philosophes l'ont élaboré, il s'agit pas de trancher entre Kant et Darwin, ou encore entre Wittgenstein et Bergson. Il convient cependant de situer l'analyse au sein d'une configuration. Jacques Bouveresse, philosophe, nouvellement élu au collège de France, présente des éléments d'analyse de l'intuition dans sa leçon introductive. Elle préoccupe d'une manière générale les pragmatiques et se présente à nouveau telle qu'elle avait été ouverte à la fin du XIX<sup>ème</sup> et au début du XX<sup>ème</sup>, à la croisée de l'autre question qui nous préoccupe ici, celle de la relation que la science entretient avec le réel, butoir de matérialité ou représentation construite qui laisse toujours un écart entre le langage et ce réel impossible à atteindre.

En 1879 Gottlob Frege se propose d'inventer une langue qui ne laisserait plus subsister d'écart entre le dit et le représenté; il souhaite que le langage devienne univoque. Il écrit alors *Idéographie, une langue formelle pour la pensée pure sur le modèle de l'arithmétique* et déclare qu'il faut éliminer l'intuition: *d'abord bien sur, éliminez l'intuition sensible de vos*

*inférences en tant que telles, les règles qui les gouvernent doivent être purement logiques: mais aussi n'en appelez jamais à une quelconque intuition, sensible ou non, pour combler ou masquer une lacune démonstrative (a fortiori si l'intuition en question n'en est pas une; si, en l'occurrence "intueri" signifie ne pas voir ce qui est trop souvent le cas), car il s'agit pas de sauter du vrai au vrai, mais d'y passer démonstrativement. Et pour vérifier, après coup que cela ne s'est fait à votre insu, renoncez à l'intuition, sensible ou non, que vous pourriez avoir de ce que les énoncés veulent dire et vérifiez pas à pas que chaque énoncé est vrai, mais que sa position dans la démonstration témoigne d'une soumission aveugle aux normes théoriquement prescrites de la démonstrativité.*

De son côté Husserl, renvoie alors tout énoncé à une intention de signification. Aussi loin de chercher à bannir l'intuition, il affirme qu'elle est la ressource nécessaire pour saisir ce qui ne peut être nommé dans la mesure où jamais l'objet ne coïncide avec sa signification et qu'à ce titre le mot est le meurtre de la chose. Pour Husserl l'intuition permettrait l'actualisation de la chose nommée car *toute expression non seulement énonce quelque chose, mais énonce encore sur quelque chose*. Si l'intentionnalité cognitive est comme le dit Husserl à deux niveaux, c'est-à-dire, d'une part le contenu mental de celui qui utilise le mot et de l'autre part la réalité extramentale que l'on veut manifester, l'intuition serait ce qui permet d'avoir accès au réel non dit et au sujet qui s'énonce lui même en faisant un choix parmi les différentes façons qui existent pour nommer le même objet. Ainsi, face à ce qu'on a appelé la crise des fondements du tournant 1900, Frege tente de conserver un système logique, scientifique en excluant l'intuition, la contradiction, le sensible, alors que pour Husserl l'intuition se trouvait au bord et au delà de la rupture produite par cette crise.

Qu'est-ce donc aujourd'hui pour un historien que de s'interroger sur l'intuition? D'une manière pratique, je crois que c'est simplement reconnaître que l'historien est un homme qui travaille non seulement avec le langage et l'écriture, mais encore avec l'écriture de l'autre, de cet homme mort, cette écriture de vestiges lacunaires constituées en Archives. A ce titre il doit pouvoir agir dans une situation qu'il ne maîtrise pas, une situation incertaine, inquiétante.

C'est donc le sujet moderne, issu des principes galiléens, selon lesquels l'univers écrit en langage mathématique pouvait devenir transparent et maîtrisable par l'homme, qui est révoqué. C'est avec ce sujet moderne une double tradition positive de l'histoire qui est soumise à la critique: celle de l'école méthodique et celle des Annales. L'espoir de dévoiler la vérité historique, l'espoir d'écrire l'histoire en langage mathématique sont devenus vains.

Aujourd'hui Georges Duby conseille aux historiens d'avoir du *flair* pour *ne point se perdre tout à fait dans l'insaisissable des corrélations inextricables, intermittentes entre des phénomènes imparfaitement circonscrits et qui se diluent au sein de chronologies indécises*. Il compare alors le travail de l'historien à celui du détective, Régine Robin dans le roman *mémoriel* parle quant à elle du "flic référent"; on est au coeur du "paradigme de l'indice" qui permet de reconstruire le passé parmi des traces éparses mais vraies.

Mais qu'est ce que ce *flair* la ramène vers le présent? Le patologue peut-il trouver intérêt à contempler un passé qui apparaît définitivement révolu? Pour Walter Benjamin *l'histoire qui prétend montrer comment les choses se sont réellement passées est animée par une conception policière, qui constitue le plus puissant narcotique du siècle*. Cependant, dit-il encore, *si seul le présent est le temps du politique tout événement du passé peut y acquérir ou y retrouver un plus haut degré d'actualité que celui qu'il avait au moment où il a eu lieu*. L'intuition serait-elle alors le moment spécifique d'une intersubjectivité passé/présent, ce qui permettrait la saisie du passé comme actualité?

L'intuition si elle n'est pas policière nous confronterait donc à ce qui conduit les politologues à rencontrer les historiens (et vice versa), mais en tant qu'historienne, je ne me permettrais pas d'abandonner ma raison sociale, "flic du présent", et comme telle je plaiderai, comme Nicole Loraux nous a déjà invité à faire, pour "un anachronisme contrôlé".

Cette entrée en matière propose un programme de travail qui excède mon expérience, aussi je ne vous offrirai pas de synthèse mais une réflexion en marche, aux côtés d'historiens qui ont parfois répondu à certaines des questions qui avaient surgi au cours de ma seule expérience de recherche: une thèse sur l'étranger pendant la révolution française. J'essaierai de saisir dans la premier temps cette intuition aujourd'hui retrouvée après un long siècle de tentative de maîtrise absolue, comme une liberté indispensable au mouvement de la recherche en histoire. Puis je tenterai de montrer que cette liberté est sous le contrôle, qu'on n'échappe pas en laissant parler l'intuition à ses déterminations, qu'il convient sans doute de se saisir soi-même comme combinatoire du monde, un prisme où la parole de l'autre, celle de l'archive, vient se réfléchir et se diffracter. Enfin je tenterai d'interroger les lieux possibles malgré tout d'une liberté plus rare, celle des partis-pris assumés. A cet égard je crois qu'il coïncidera d'abandonner le texte de l'archive pour tenter de saisir ce qui peut se jouer dans le texte du politologue ou de l'historien.

## I

### **L'intuition retrouvée, la liberté indispensable**

#### **Délimiter et élaborer son objet**

A dessein je n'ai pas défini l'intuition de l'historien. On pourrait dans un premier temps se contenter d'une approximation en disant qu'un énoncé est intuitif lorsqu'il n'est pas formellement assuré, validé par les règles disciplinaires, lorsqu'il sort non seulement du langage des mathématiques mais des conventions de la discipline. Il fut un temps où les étudiants ne choisissaient pas vraiment un sujet de thèse, ils choisissaient un patron qui sur un chantier répartissait la tâche entre chacun des heureux élus. Ainsi en fut-il pour les grandes équipes réunies autour, par exemple, du questionnaire de Labrousse. Il n'y avait apparemment nulle intuition à avoir pour engager un travail. Apparemment seulement, car il fallait bien sortir du questionnaire lorsque les archives ne permettaient pas de le suivre.

Il n'empêche que lorsque l'histoire se faisait en équipe, ou à défaut avec la conscience de produire un savoir scientifique et de communier ainsi par l'acte même de chercher avec l'ensemble de la communauté des chercheurs, il n'y avait pas de questions à se poser sur soi, mais bien des questions à se poser sur les procédures de validation scientifique. La démarche empirique des chercheurs faisait de l'archive critiquée la preuve de la véracité d'un discours; la démarche mathématisée a compliqué l'opération car le chiffre à son tour devenait preuve. Dans les deux cas l'intuition ne pouvait pas être interrogée car elle appartenait à ce qui précédait la mise en place de la procédure scientifique. Or on reconnaît aujourd'hui que quelque soit la procédure adoptée, elle n'abolit pas l'irréductibilité d'un sens vacillant, vacillement qui se situe en amont de la production, dans la délimitation de l'objet, vacillement qui se situe également en aval de la production, au moment de sa mise à disposition du public.

Il y a ainsi aujourd'hui un paradoxe: la discipline est très assurée, très forte, institutionnellement elle constitue une unité. De ce fait les objets délimités ne seraient que les pièces d'un puzzle, celui de l'édifice d'Histoire, comme tissu qui cumulerait les résultats. Or on ne peut avoir qu'une idée vague de ce puzzle. Son image est floue, mouvante, virtuelle, construite peut-être par la nostalgie d'une époque où l'on savait ce que l'on cherchait à élaborer collectivement. Il vient colmater les brèches, demander encore un

effort pour maintenir en vie une science historique et un corpus de savoirs établis. Or, lorsqu'il n'y a plus de communauté scientifiques qui donne du sens aux actes du chercheur, il doit trouver la nécessité de la recherche tout seul.

Qu'est-ce alors que l'intuition, le moment où en sortant des sentiers préconstruits de la recherche tels que définis par les règles disciplinaires, l'historien vient répondre au vacillement des procédures de contrôle scientifique.

*La plupart des trouvailles procèdent de ce ferment de fantaisie qui porte l'historien à s'écarter des chemins trop suivis*, affirme George Duby. Reste à savoir ce qu'il nomme fantaisie, est-ce une escapade en dehors de la rationalité? Rien n'est moins sûr et il faudrait peut-être plutôt chercher du jugement de goût de la liberté, du désir et finalement de la singularité. A quel moment côté de son travail l'historien peut-il être dans cette fantaisie qui laisse sa place à l'intuition? Nous venons d'évoquer l'amont et l'aval du travail et en bonne logique nous commencerons par l'amont, c'est à dire la délimitation et l'élaboration de l'objet.

Lorsqu'il s'agit de délimiter un objet les chemins trop suivis sont ceux de l'historiographie qui décrit les objets connus et propose les découpages de la discipline. L'intuition naît alors d'une insatification, elle émerge là où la rationalité du scripteur vacille et laisse par delà le blindage méthodologique émerger des jugements de valeurs. Ainsi en est-il par exemple d'Albert Mathiez lorsqu'il évoque les lois révolutionnaires sur les étrangers. Il les rapporte à la situation de guerre et en fait des nécessités inéluctables en ce cas quelques soient les régimes considérés, monarchique ou démocratique. Il souligne que la race et la langue ne sont pas alors des facteurs de division et qu'on ne peut donc rapporter ces lois à un quelconque racisme. Enfin il interprète des énoncés révolutionnaires en leur donnant une valeur positive: c'est le cas pour la demande faite auprès des étrangers qui ne sont pas immédiatement considérés comme des ennemis, de porter un *ruban tricolore sur lequel sera marqué le mot hospitalité et le nom de la nation dans laquelle ils sont nés*, qu'il interprète comme une mesure de protection. Qu'est-ce dans ce cadre que l'intuition? Je dirais qu'elle procède de l'étonnement. Je crois qu'il est difficile pour quiconque aujourd'hui de considérer qu'un marquage visible d'une catégorie de personnes étrangères puisse être une mesure lénifiante et satisfaisante. Tout simplement parce que pour le coup, d'une manière très anachronique, l'affaire du ruban évoque celle de l'étoile jaune. L'anachronisme crée l'étonnement, la curiosité et le retour à l'archive. Une nouvelle entrée existe ainsi sur l'objet "la révolution et les étrangers". L'édifice d'Albert Mathiez est immédiatement fragilisé par ce retour à l'archive, les étrangers n'ont pas le droit de sortir sans la

protection du ruban ou sans leur certificat, la mesure est bien une mesure classificatoire de contrôle qui crée des identités de papier.

Le réel de l'archive vient déconstruire l'historiographie, appelle à l'élaboration d'un nouvel édifice. Je voudrais retenir deux choses de cet exemple: seule l'archive permet de passer de l'intuition à la validité, mais ce qui a rendu pertinent le retour à l'archiveé chappe à Albert Mathiez. En 1918 il n'a pas connu les étoiles jaunes et compare la situation des étrangers pendant la révolution à celle des étrangers pendant la guerre de 1914. De plus il a, je crois, raison. Ce qui différencie la révolution française et le début du siècle, c'est bien la question du racisme. La révolution est souvent xénophobe, elle est rarement raciste. L'intuition n'est pas à ce titre une escapade hors de la raison, elle est la mise en relation questionnante d'une expérience du passé et d'une expérience plus présente, l'audace de l'anachronisme qui incite malgré tout à y aller voir de plus près, c'est à dire au plus près de l'archive.

Si la fantaisie peut se passer du rapport à l'historiographie, je crois qu'elle ne peut se passer du rapport à l'archive. Ainsi une question d'historien peut procéder d'abord d'une béance historiographique. Longtemps l'idée n'était venue à personne de faire l'histoire des minorités ou l'histoire des femmes, cependant cette histoire ne peut se faire que si l'on réussit à trouver les sources, les archives de cette histoire des dominés. Construire un objet c'est donc conjointement construire le dispositif d'archive qui permettra de l'élaborer. Il n'empêche qu'il convient de partir, que la quête vaut la peine, car rien n'est jamais assuré à l'orée du travail, qui procède d'une hypothèse qui n'est soutenu par rien d'autre que l'historien qui l'a posée avant qu'il ait déniché ses sources.

### **Elaborer un dispositif de sources**

Dénicher ses sources. L'expression n'est peut être pas bonne. L'historien est rarement ce chercheur d'or qui découvre dans une masse inerte un filon. L'image laisse trop de place au hasard de la trouvaille. Certes un tel rapport aux archives existe, mais je crois par chemin de traverse, on cherche des renseignements sur les biens nationaux et l'on découvre un réseau de relations villageoises, on cherche à mettre en évidence du répétitif et l'on découvre du singulier. C'est là le hasard de l'archive et je crois que l'intuition n'a pas grand chose à voir dans cette affaire. Elle a peu à voir également lorsque la métaphore de l'archive est comme chez Duby celle de la carrière et du matériau: *ce mot matériau, brutal, ouvrier, je l'emploi à*

*dessein car il convient pour designer la masse inerte, le gros tas de mots écrit, tout juste extraits de ces carrières où les historiens vont s'approvisionner, triant, retaillant, ajustant, pour bâtir ensuite l'édifice dont ils ont conçu le plan provisoire. Encore faudrait-il s'arrêter sur ces ajustements successifs des pierres de l'édifice.*

L'intuition intervient lorsqu'il s'agit de se "frayer un chemin" pour reprendre la belle expression d'Arlette Farge. Se frayer un chemin, le chemin se fait en marchant. On est alors au coeur du paradigme de l'indice tel qu'il a été décrit par Carlo Ginzburg, il s'agit de construire des liens entre des bribes, des traces, de sauter ainsi d'une expérience de vérité à une autre en élaborant ainsi au fur et à mesure son objet.

*Le travail de l'historien ressemblait à celui du chasseur qui apprend à sentir, enregistrer et classifier des traces infinitésimales comme des fils de bave. Il réalise des opérations mentales complexes avec une rapidité foudroyante. (...) Ce qui caractérise ce savoir indiciaire est la capacité de remonter à partir de faits expérimentaux apparemment sans importance à une réalité complexe non directement expérimentable. (...) ces formes de savoir étaient plus riches que n'importe quelle codification écrite: elles n'étaient pas apprises dans les livres mais de vive voix, par geste par coup d'oeil (...) Dans ce concret se trouvait la force de ce type de savoir et sa limite (l'incapacité de se servir de l'instrument puissant et terrible de l'abstraction).*

La quête aux archives ressort bien de cette forme de savoir difficile à transmettre, long à acquérir, qui suppose de connaître les chemins de la forêt mais aussi ses habitants et les types de traces qu'ils laissent pour les saisir même lorsqu'il passent furtivement. Arlette Farge affirme qu'il y a *production de sens à cet endroit même où les vies se cognent contre le pouvoir sans l'avoir choisi.* Il faut alors *patiemment mettre de l'ordre dans ces situations mises en lumière par ce choc soudain, repérer les discordances et les écarts. Le réel de l'Archive devient non seulement trace mais aussi ordonnancement des figures de la réalité et l'archive entretient toujours un nombre infini de relations au réel.* Cet ordonnancement dont parle Arlette Farge est mise en récit de l'historien. Carlo Ginzburg de son côté associe l'art du chasseur et celui du récit: *Les faits recueillis par le chasseur sont toujours disposés pour l'observateur de telle sorte qu'ils peuvent donner lieu à un récit, dont la formulation la plus simple pourrait être: quelqu'un passa ici.*

Ni Arlette Farge ni Carlo Ginzburg ne parlent d'intuition, quant à George Duby, pour parler de cette capacité à tisser des liens ténus entre des indices fragiles, il évoque l'imagination: *l'historien doit établir entre des traces des rapports quelconques, dès ce moment l'imagination intervient.*

Cependant ce travail de l'imagination et de l'intuition il le met davantage en lumière lorsqu'il s'agit de se frayer un chemin dans la relecture de l'archive plutôt que dans le dépôt et la première lecture: *Il faut revenir au texte, se détourner des parcelles émiétées qu'en livre la machine pour lire ce texte de nouveau, le lire et relire, dans la cohérence de son de son propos et de son sens car c'est au cours de ces lectures que des mécanismes infiniment plus déliés que l'ordinateur le plus mirobolant entrent en jeu, dont ceux de l'imagination, inévitable, indispensable, magicienne.*

### **La lecture des textes**

Le paradigme indiciaire joue bien évidemment dans la lecture de l'archive, plus la familiarité avec elles aggrandit plus les indices deviennent nombreux. Duby explique ainsi dans *L'histoire continue* qu'il décide de concentrer son investigation: *sur l'étendue déterminée par les hasard de la conversation des archives où les textes étaient suffisamment nombreux et rapprochés pour laisser « entrevoir » les phénomènes que je me donnais pour tâche d'étudier.*

Il faudrait à cet égard évoquer la préoccupation d'un Dilthey, qui souhaite atteindre à la compréhension en s'identifiant peu à peu à l'époque singulière qu'il étudie. Une compréhension qui donnerait le vertige à l'historien plus même de se faufiler dans les méandres du passé que dans ceux de son présent.

Mais la question de l'intuition me paraît aller bien au delà de la question posée par l'historicisme, et il me paraît peu légitime le plus souvent de séparer la première lecture de la seconde. Car c'est bien à la première lecture que le choc des vies passées contre le pouvoir rencontre le choc affectif de celui qui fait revivre dans sa lecture ce premier choc. Ce n'est plus à proprement parler l'imagination qui permet de s'approcher de la question de l'intuition mais l'émotion. L'émotion non comme un obstacle mais comme une ressource.

Je voudrais évoquer ma rencontre avec ces ouvriers étrangers expulsés de l'administration des assignats et qui, le 19 juin 1793, viennent au nom du droit réclamer devant la Convention d'être réembauchés dans cette imprimerie nationale qui se met à pratiquer la préférence nationale. L'émotion qui surgit alors est double, elle est pour une part émotion devant l'émotion de l'autre, l'émotion de ces ouvriers qui vivent en France depuis plus de trente ans et qui sont désormais qualifiés d'étrangers alors qu'ils ont cru en la capacité révolutionnaire d'inclure tous les citoyens utiles et



résidents, émotion face à leur révolte, à leur déception, à leur espoir d'obtenir, par le canal de la pétition, réparation. Face au surgissement de ce sujet de révolte, ce qui se réfracte dans ma lecture est, me semble-t-il, ce qu'Arlette Farge appelle *la secousse affective*, ce qu'on appelle aussi parfois "l'intersubjectivité". Pour Arlette Farge lorsqu'on a mis à plat l'archive, qu'on l'a dépouillée, décortiquée, *autre chose subsiste qui n'a pas de nom et dont l'expérience scientifique sait mal rendre compte*. La science dit-elle *estime d'ailleurs qu'il n'est pas de son rôle d'en rendre compte, même si elle s'y trouve confrontée. Il s'agit bien de ce surplus de vie qui inonde l'archive et provoque le lecteur dans ce qu'il a de plus intime (...) le lieu est ici secret, pour chacun différent, mais dans tout itinéraire, surviennent des rencontres qui facilitent l'accès à ce lieu et surtout à son expression*.

L'intuition suppose donc un historien doué d'affects, un historien doué de raison et sensible. L'émotion de l'historien peut surgir à la lecture de n'importe quel texte, celui d'un philosophe comme celui de la déposition de l'étranger révolté, il n'empêche que plus le sujet de la maîtrise est présent dans son texte moins il laisse passer d'émotion, plus les signaux affectifs se font rares. Il est à cet égard bien différent de travailler sur un corpus d'auteur et sur ce qu'on appelle l'archive.

Mais cette sensibilité qui permet de s'arrêter sur la parole de l'autre, de la saisir comme écart, comme surgissement, n'est pas complètement ineffable. Le rapport de compréhension la sollicite, car c'est bien, au coeur du répétitif qu'on peut être sensible à l'écart et à la singularité, mais c'est aussi le carambolage des temps qui crée l'émotion, non plus l'immersion dans le passé mais l'achronie de Jacques Rancière, ou le temps "hors de ses gonds" de Nicole Loraux, un temps qu'il faudrait postuler pour saisir ce qui se joue dans l'une des modalités du rapport entretenu par l'histoire entre passée et présent.

Cette dimension de l'intersubjectivité est-elle celle de la liberté retrouvée? C'est ce qu'il convient d'examiner car rien n'est moins sûr.

## II

### **L'intuition comme expression d'une situation soi-même comme combinatoire qui nous échappe**

**Le sujet de l'émotion est situé et contraint**

En effet le sujet de l'émotion est un sujet, constitué par une histoire singulière inscrite à l'horizon de la grande, situé historiquement dans l'époque déterminée de cette grande histoire, situé institutionnellement dans une discipline et un lieu. De ce fait parler d'intersubjectivité ne suppose pas d'ériger la figure de l'individu chercheur solitaire en demiurge du rapporte passé/présent. Encore moins laisser la porte ouverte au pur narcissisme. Il s'agit de saisir soi même comme combinatoire singulière du monde. La quête suppose cette saisie qui est non pas détournement du collectif mais moment spécifique où l'on cherche à en entendre le bruit et la nécessité. Autrement dit il ne s'agit plus de (dé)placer le sujet dans l'ombre mais de le saisir pour en faire le porte voix du bruit du monde, de réordonner ensuite ce bruit par le travail, par la raison.

Arlette Farge suggérait que tout itinéraire individuel, ou disons singulier, permettait des rencontres intersubjectives. Pour chacun de replis intimes donneraient la possibilité de dialoguer avec le passé. Duby évoque quant à lui *les pulsions (qui) entrent en jeu dans les choix théoriques, dans l'établissement de ce qu'on appelle une problématique, dans la manière dont on suit une piste, dans l'élan qui pousse à s'aventurer vers tel ou tel thème.* Mais son interlocuteur, le philosophe Guy Lardreau, réclame une autre dimension des déterminations de ce sujet chercheur: *l'état de la recherche et les matériaux, son désir propre qui trouve à s'y lover, mais il y a aussi les intérêts que son époque lui impose. A l'intérieur de la découpe sociale, les intérêts de l'historien vont introduire une nouvelle découpe, effet de son inscription singulière dans l'époque, (...) cependant la solidarité d'époque prévaut sur les autres.*

Cette solidarité d'époque a été modélisée dans l'histoire des idées sous les termes de «configuration» ou encore de «Zeitgeist». «Zeitgeist» non pas seulement dans la conception de l'ordre établi mais bien dans celle des révolutionnaires allemands des XVIIIème et XIXème siècle qui en font une force irrésistible qui renverse les obstacles institutionnels. A cet égard Michaël Lowy dans *Rédemption et utopie* préfère user de l'expression chère à Goethe d'affinités électives pour présenter cette question de la configuration du judaïsme libertaire en Europe centrale. Il souhaite exprèsment que l'on fasse jouer des concepts littéraires dans l'analyse sociologique et pourtant ne délaisse pas ces déterminations sociales dures que sont la situation économique, les positions sociales ( la figure du paria), les déterminations culturelles fortes (telle le judaïsme, le romantisme). Comme si ce qui semble échapper à la rationalisation immédiate, ici les affinités électives que Michaël Lowy suggère pour des personnalités aussi singulières que celle d'un Kafka et d'un Ernst Bloch ou d'un Walter Benjamin, ne conduisait pas à renoncer à décrire clairement leurs conditions

de possibilité. Soit donc la solidarité d'époque qui prévaut sur le désir singulier. Il me paraît assez évident que les travaux historiques sur les étrangers en France répondent à une situation sociopolitique contemporaine spécifique, doute sur le modèle républicain, retour de la xénophobie et montée du racisme, revival des communautarismes.

C'est très consciemment que j'ai été bien évidemment amenée à croiser le passé et le présent pour établir chemin faisant mon questionnaire. Quant au désir singulier il était au départ moins conscient mais a parfaitement joué son rôle moteur, tant pour formuler le sujet, sa problématique, que pour rencontrer l'autre, les étrangers dans les archives. Il est difficile d'en dire plus et je suis convaincue que cela n'a pas en soi d'intérêt, car si la possibilité du travail suppose cette part de narcissisme qui fait qu'on travaille toujours sur soi-même, ce n'est pas cet embrayeur qui présage de la qualité du travail.

La relation établie consciemment par un individu avec le monde qui l'entourne me paraît être une question beaucoup plus pertinente, et il me semble que c'est bien celle que pose Nicole Loraux lorsqu'elle évoque *ces historiens pour qui le présent est le plus efficace des moteurs de la pulsion de comprendre (...) ces historiens ainsi constitués dans leur structure intellectuelle et physique que seul le présent est à leur yeux embrayeur de questions.*

C'est pour eux que Nicole Loraux fait l'éloge de l'anachronisme, mais elle ajoute que cet anachronisme doit être contrôlé. Ce contrôle peut prendre deux formes. D'abord traiter le présent comme une réserve de questions: ce qui nous dit-elle *est bien différent de la volonté de s'efforcer d'en trouver quelques préfiguration dans le passé.* Ensuite, ce qui est beaucoup plus pertinent en particulier pour qui prétend avoir un rôle à jouer dans la description du monde, revenir lesté des questions du passé vers le présent. Ainsi propose-t-elle d'analyser les problèmes grecs, c'est à dire hérités des grecs dans nos démocraties d'aujourd'hui. L'intuition a alors la figure de l'audace qui consiste à accepter le va et vient du présent vers le passé, à faire jouer un concept contemporain, par exemple "opinion publique", sur un corpus passé, mais en suspendant par ailleurs son système ordinaire de catégories contemporaines pour saisir l'autre dans un moment spécifique de compréhension. Enfin revenir vers le contemporain lesté de ses nouvelles trouvailles, c'est à dire de ses nouvelles questions.

L'intuition de l'historien consisterait alors à être un bon porte parole du présent et à savoir choisir les bonnes questions d'histoire, c'est à dire celles qui permettraient tout à la fois d'instruire le présent, de l'informer par la compréhension du passé et de le refléter. L'intuition de l'historien consiste alors à *inventer de façon rigoureuse un passé (...) par lequel précisément, au fond, le présent se présente.*

C'est donc l'interpellation du présent et non la compréhension du passé qui serait première et à l'oeuvre dans l'intuition de l'historien: une interpellation qui nous saisit chacun mais sur des modes différents, contraint en particulier par les règles institutionnelles.

Georges Duby n'est pas dupe lorsqu'il parle de la subjectivité de l'historien, il la saisit au sein d'un contexte d'inscription scientifique: *Le regard que l'on porte sur ces débris (archives) est subjectif, il dépend d'une certaine interrogation, d'une certaine problématique, c'est à dire en fin de compte du profond de soi-même (...) Non pas de l'individu, car il est évident que mon travail ne peut pas s'isoler du travail d'un certain nombre de gens qui sont mes contemporains. (...) En ce sens, le choix que je fais n'est pas libre, je suis pris dans un réseau.*

Il faudrait sans doute à cet égard décrire à nouveau le rôle du lieu de l'énonciation et de la formation dans la relation entretenue par l'historien avec le pouvoir; je préfère à cet égard renvoyer aux pages de Michel de Certeau. Retenons cependant que *le «faire de l'histoire» s'arc-boute sur un pouvoir politique qui crée un lieu propre (cité, nation, etc.) où un vouloir peut et doit écrire (construire) un système (une raison articulant des pratiques).*

Il faudrait encore évoquer la conception pragmatique de la science où la croyance vraie, c'est à dire *l'exactitude de la représentation* du passé, peut être remplacée par la règle d'action qui réussit, située non pas dans un rapport entretenu par le sujet de connaissance avec la réalité, mais dans l'espace normatif de la justification. Jacques Bouveresse déclare ainsi que *si la science et la communauté scientifique ont quelque chose d'exemplaire, ce n'est pas à cause des liens privilégiés qu'elles entretiennent avec (...) la connaissance objective, mais en tant qu'elles constituent un modèle de solidarité humaine et d'action organisée et efficiente sur la réalité.*

Je ne me permettrai pas de souscrire à ce pragmatisme radical mais force est de reconnaître que toute innovation s'inscrit dans un système de contraintes de l'ordre de la justification. On quitte ainsi le terrain de l'intuition comme liberté pour saisir le contexte d'érudition et le contexte scientifique en terme de pertinence et de validation au sein d'un système où nous sommes le plus souvent parlés.

De ce fait, si l'on veut faire de l'intuition une figure de la liberté, il convient de maintenir l'audace et assumer notre situation d'êtres engagés dans le monde, prendre en charge une position critique avec tous les risques que cela comporte.

### **Intuition morale normative et position critique**

Je vient d'évoquer les risques d'une position libre à la fois intuitive, critique et engagée, on pourrait l'évoquer en terme d'intuition morale normative, et considérer qu'elle est le fruit du sujet de conscience. Non plus ce qui échappe au chercheur mais ce qui le convoque très consciemment dans le regard qu'il porte sur son travail et sur le monde. Cette part de risque liée à la liberté du chercheur est énoncée par Georges Duby: *L'historien est obligé de faire usage de sa liberté (...) cela ne va pas sans risque mais (...) il est forcé de prendre parti et (...) par conséquent son discours n'est jamais qu'une approximation où s'exprime la réaction libre d'une personne devant les vestiges éparpillés du passé.* Mais cette liberté n'obéit pas à des aléas, être libre ce n'est pas s'autoriser n'importe quel discours mais tenir ensemble les doubles termes d'un projet éthique, l'exigence de vérité et l'exigence de justice. Dans la préface de son livre d'entretiens sur la comparaison des passages de millénaire, *An 1000, an 2000, sur les traces de nos peurs*, Georges Duby déclare son projet. Il interroge: *A quoi bon écrire l'histoire si ce n'est pas pour aider les contemporains à garder confiance en leur avenir et à aborder mieux armés les difficultés qu'ils rencontrent quotidiennement? L'historien par conséquent a le devoir de ne pas se renfermer sur le passé et de réfléchir assidument sur les problèmes de son temps.* Là où Nicole Loraux constatait un penchant (certains historiens sont ainsi constitués etc.) Duby déclare un devoir et construit un impératif catégorique. La matière du passé ne s'efface pas devant celle du présent mais la raison éthico-sociale de l'historien est de participer à la construction du présent. Je crois qu'on est à cet égard très près des conceptions de Walter Benjamin sur l'histoire. Pour lui *seul le présent est le temps du politique* et dans ce rapport passé/présent l'histoire cesse d'être *une connaissance hypostasiée et ventriloque, un automate positif* et redevient *la matière d'un savoir politique*. Je crois qu'on est ici au coeur d'une question cruciale pour l'articulation histoire et sciences politiques.

Le réel s'efface-t-il face à ce devoir de penser l'histoire comme travail sur le présent? Pour Georges Duby une telle question est mal posée. Car pour lui le réel en histoire n'est *qu'une butée qui rend certains discours impossibles à tenir* et que *les faits vrais sont les faits polémiques*, ceux qui permettent de déconstruire le discours historique précédent là où l'actuel le rend fragile. De ce fait Duby est convaincu que son discours d'historien du XXème siècle n'a pas plus sans doute de rapport avec ce qui s'est réellement passé autrefois que celui des historiens du passé. Mais les uns et les autres, à partir des mêmes traces (ce qui est particulièrement vrai en histoire médiévale) construisaient le savoir efficient pour leur temps. Lucien Fèbvre

déclarait que *le Passé était une reconstruction des sociétés et des êtres humains d'autrefois par des hommes et pour des hommes engagés dans le réseau des réalités humaines d'aujourd'hui.*

C'est à ce titre que la position engagée et libre s'oppose à l'historicisme pour qui le passé est le passé définitivement révolu, définitivement classé et ordonné. Positivismes avec l'obligation d'oublier que l'on sait ce qui s'est passé après, psychologisant avec l'ambition de percer le secret du passé et d'en extraire l'unique vérité en devenant par "compréhension" grec ou romain, l'historicisme poursuit le même mirage d'une vérité objective, offerte au chercheur comme un trésor caché. Or le pari de liberté du chercheur évoqué par Georges Duby ne se fonde pas sur l'intuition d'un monde dû et d'une bonne forme à dévoiler, mais fondamentalement sur la nécessité à laquelle l'historien se trouve confronté, celle de construire des mondes par le discours, par l'écriture. Les tourments du travail chez Georges Duby ne sont pas liés au travail de l'archive mais à ceux qui supposent ce pari, la constitution de l'objet dans ce rapport au présent et l'écriture au moment de la construction qui permet de rapporter au présent cette matière du politique.

*Celui-là seul que torture une angoisse du présent et qui à tout prix veut se débarrasser de son fardeau ressent le besoin d'une histoire critique qui juge et qui condamne* déclare le très radical Walter Benjamin, quant à Georges Duby évoquant le travail de l'écriture il affirme: *Mon travail s'achève comme il a débuté dans l'incertitude et les tourments.*

Ce serait finalement dans l'écriture du texte de l'historien ou du texte du politiste, l'écriture comme véritable travail à prendre au sérieux, que le sujet de conscience pourrait trouver sa place.

Lorsque dans un entretien on demande à Ballandier de donner des conseils aux jeunes chercheurs en sciences sociales il répond ceci:

*Je leurs dirais qu'ils pratiquent un art, au sens d'autrefois, plus qu'une science, comme le médecin pratique un art: que les instruments, les outils intellectuels et la méthode ne sont que des moyens et ne doivent pas produire l'illusion de connaissance, que le métier est aussi un métier de mots. Alors jeunes filles, jeunes gens apprenez à écrire.*

## Conclusion

Je ne suis pas certaine de m'être vraiment tenue à la question de l'intuition, disons que j'ai tenté de la cerner ou de roder autour et de proposer un champ sémantique pertinent: liberté, étonnement, imagination, désir, compréhension, pari, norme.

Chemin faisant nous avons rencontré l'intuition compréhensive qui permet d'assurer par la méthode indiciaire la justesse du rapport au référent, puis l'intuition intersubjective qui prête attention au choc du rapport passé/présent et le rend visible, enfin nous avons rencontré l'intuition morale normative qui a partie liée aux valeurs consciemment défendus par le chercheur, qu'il peut choisir d'écarter dans une position radicalement historiciste ou qu'il peut désirer faire jouer dans la transmission des savoirs du passé pour les hommes du présent. De ce choix, l'écriture est par excellence le lieu.

Dans tous les cas, je crois être passée d'une conception où l'intuition s'opposait à la raison, à une conception où elle s'inscrit dans un nouvel usage de la raison, plus éloignée des concepts et des nomenclatures, plus éloignée des règles de validation mais plus proches de ce savoir indiciaire décrit par Carlo Ginzburg, de ce sujet de conscience appelé par Walter Benjamin.